

Martín Malharro

CALIBRE 45

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

La dernière goutte

Prologue

Un certain Mariani m'a téléphoné au journal. Un ami commun nommé Salinas lui avait donné mon numéro. Le type est allé droit au but :

– J'essaie d'enquêter sur le destin qu'ont pu connaître des antiquités volées.

Je savais par Salinas que Mariani était une sorte de détective privé spécialisé dans la recherche de personnes disparues : des épouses en goguette, des vieux qui avaient perdu la mémoire, et d'autres trucs dans le genre. Visiblement, il diversifiait ses activités.

– Écoutez, je ne sais pas grand-chose là-dessus. J'ai écrit un livre, mais sur le vol et la copie de tableaux, lui ai-je répondu.

Le type a insisté :

– Un ami s'est fait dérober des objets de valeur et m'a chargé de les récupérer.

À ce moment-là, je me suis dit que Mandriottis le Grec pourrait l'aider. C'était un mafieux qui contrôlait certaines affaires à La Boca. Il connaissait tous les fourgueurs de Buenos Aires. Je lui ai donc filé son numéro.

Et puis j'ai oublié l'histoire.

Quelque temps après, le meurtre d'un travesti m'a

conduit dans une misérable pension de la rue Pedro de Mendoza. Après que la morgue eut emporté son cadavre éventré à coups de machette, je me suis rendu compte que je n'étais qu'à quelques pâtés de maisons du Roma, le bar où le Grec avait l'habitude de traiter ses affaires. Au premier coup d'œil passé à travers la baie vitrée, j'ai reconnu sa silhouette à une table du fond.

En guise de salut, il a cligné des yeux, avant de tendre le bras vers une chaise vide.

Dans la seconde qui a suivi, il a dit :

– Il a retrouvé ses pièces, ton ami ?

– Quelles pièces ? ai-je demandé, sans voir non plus à quel ami il faisait référence.

Pour toute réponse, le Grec a plissé les yeux, comme pour me donner le temps de me souvenir de l'homme que je lui avais moi-même envoyé. En quelques secondes, ma mémoire a localisé Mariani et je me suis aussi rappelé l'objet de son appel. Et j'ai compris en même temps que les antiquités qu'il tentait de récupérer étaient en réalité des pièces de monnaie.

– Des pièces d'une très grande valeur, a ajouté le Grec, comme ça, l'air de rien.

Et, d'un ton doctoral, il a développé le sujet.

J'ai ainsi découvert les Théodose, une série numismatique contenant des pièces en or et en argent frappées en l'an 547 par un orfèvre de Constantinople du nom de Gallipoli.

Le Grec a conclu son exposé sur ces mots :

– Une seule de ces ferrailles vaut deux cent mille dollars.

Le ton doctoral s'était envolé. Puis il est passé à autre chose.

Je n'ai plus entendu parler de l'histoire jusqu'à la semaine suivante, quand j'ai reçu au journal une visite peu enthousiasmante : Figueroa, le flic des affaires criminelles.

– Il faut qu'on parle, Ragendorfer, a-t-il dit sans préambule.

– S'il n'y a pas d'autre solution...

C'était un homme désagréable : costaud, carré, le regard sibyllin ; il portait un costume en matière bien trop synthétique qui ne cachait pas son statut de flic. Ce jour-là, il semblait anxieux. Et n'a pas été long à lâcher sa question :

– Que savez-vous de Mariani ?

– Jamais vu de ma vie.

– Ne faites pas le crétin. Il y a un mois, vous avez parlé avec lui au téléphone.

– Mais ça ne veut pas dire que je l'aie vu, ai-je répliqué.

Figueroa a digéré la phrase avec une pointe de fureur. Et a dit :

– Que savez-vous de l'assassinat de Mauricio Fisbein ?

– Rien de plus que ce que j'ai écrit sur le sujet. Allez chercher l'article dans les archives.

Le flic est resté silencieux un moment, tandis que son visage prenait une expression troublante. En s'efforçant de conserver une certaine maîtrise de soi, il a murmuré :

– Dites à Mariani de ne pas fourrer son nez n’importe où.

Une fois cette phrase balancée, il a tourné les talons pour prendre le chemin de la sortie.

J’ai cogité un moment sur le dialogue qui venait d’avoir lieu. Puis j’ai cherché dans mon ordinateur mon article sur Fisbein.

L’homme était un antiquaire qu’on avait retrouvé mort dans sa boutique de San Telmo. Son cadavre, perforé au niveau de la poitrine par une balle de calibre 45, gisait à côté d’un petit coffre-fort éventré. Personne n’avait entendu le coup de feu. Mais un témoin avait vu deux individus sortir de là. De toute évidence, il s’agissait d’un cambriolage qui avait mal tourné. Et qui n’avait toujours pas été élucidé. Après la sympathique visite de Figueroa, l’affaire commençait à prendre sens : les assassins avaient sorti de ce coffre-fort les pièces que Mariani cherchait.

Le sujet était prometteur. J’ai décidé d’écrire un nouvel article.

Mais un autre meurtre est venu me détourner du projet.

Ce même jour, une dépêche d’agence de presse signalait l’assassinat de Jorge Vial, le journaliste à scandales. Son corps avait été retrouvé dans les toilettes de la chaîne qui diffusait son émission l’après-midi. L’agresseur ne s’était pas contenté de lui planter trois coups de poignard, il l’avait aussi castré. Les testicules furent retrouvés dans sa bouche. Évidemment, des fleuves d’encre ont coulé là-dessus. De sorte que mon idée d’explorer le crime de l’antiquaire s’est perdue dans le néant.

Ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais entendu dire que le cas était résolu. Et que je n'ai plus entendu parler de Mariani.

Jusqu'à ce mardi 24 juin 2008.

Ce jour-là, j'avais rendez-vous au bar La Academia avec mon ami Martín Malharro. Quand je suis arrivé, il était déjà installé à une table près de la vitre. Sans prononcer un mot, il a poussé vers moi une pile de feuilles reliées par une spirale et coincée entre deux couvertures en plastique. C'était l'original de son dernier roman. Il l'avait intitulé *Calibre 45*. J'ai commencé à feuilleter le manuscrit tandis que Martín se levait de sa chaise. Avant de s'en aller, il a jeté sur la table la monnaie pour son café et m'a dit :

– Appelle-moi après, pour me donner ton avis.

Je n'ai même pas répondu. J'étais déjà plongé dans l'histoire.

À ma grande surprise, le premier paragraphe décrivait l'assassinat de Fisbein. Dans le deuxième, Mariani apparaissait. Quelques pages plus loin, ce dernier me téléphonait. À ce stade, je n'ai plus pu discerner la réalité de la fiction. Mais ce n'était que le début. À partir de là, et en toute discrétion, ce détective de quartier allait plonger dans une trépidante succession de faits et de circonstances qui, loin de résoudre l'énigme initiale, la compliquerait même d'un autre meurtre. Bref, l'enquête finissait par rattraper le destin de son protagoniste. Et l'étonnant épilogue de cette intrigue finement menée m'a obligé à commander un double whisky. Durant des

heures, pas de doute, je n'ai pas pu décoller mes yeux de ces pages. Quand j'ai dévoré la dernière, il faisait nuit.

À cet instant, j'ai été pris d'un sentiment proche de l'envie: je venais de lire une histoire que j'aurais aimé écrire.

Ricardo RAGENDORFER

À Tincho, qui a traversé le fleuve.

« Même si vous veniez à manquer d'hommes, évitez toujours
les Afghans, les Sindis et les vils Cachemiris. »

Richard F. BURTON

Mauricio Fisbein ouvrit la lourde porte et se redressa, laissant à découvert le ventre sombre du coffre-fort. Les deux hommes qui se tenaient debout à ses côtés l'observèrent en silence. Celui qui braquait le canon du pistolet sur lui l'obligea à reculer jusqu'à la table qui se trouvait derrière, pendant que l'autre se penchait et commençait à vider le contenu du coffre, le transférant dans un sac de sport de couleur noire. Quand il eut terminé, il ferma le sac, se redressa et fit un petit signe de tête à son compagnon. Le doigt se recourba sur la gâchette et le pistolet émit un bruit sec et violent. L'impact de la balle projeta le corps sur la table comme un pantin désarticulé. Avant même de toucher le sol, Mauricio Fisbein était mort.